Des rayons et des ombres. Latinité, littérature et réaction en France (1880-1940)

Sarah Al-Matary

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/8812>

DOI : 10.4000/cdlm.8812

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2017

Pagination : 15-29

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Sarah Al-Matary, « Des rayons et des ombres. Latinité, littérature et réaction en France (1880-1940) », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 95 | 2017, mis en ligne le 15 juin 2018, consulté le 23 janvier 2021.
URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/8812> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.8812>

Ce document a été généré automatiquement le 23 janvier 2021.

© Tous droits réservés

Des rayons et des ombres. Latinité, littérature et réaction en France (1880-1940)

Sarah Al-Matary

- 1 Trente ans après *Ni droite ni gauche. L'idéologie fasciste en France* (1983) de l'historien Zeev Sternhell¹, Uri Eisenzweig peut, sans trop de remous, intituler *Naissance littéraire du fascisme*² l'ouvrage où il appréhende, entre autres, l'œuvre de Maurice Barrès - sur laquelle Sternhell avait fondé sa thèse³. À distance des querelles historiographiques, Eisenzweig aborde la question des origines du fascisme sous l'angle formel ; il envisage la fiction barrésienne au prisme de la crise fin-de-siècle du récit, dans sa coïncidence avec l'Affaire Dreyfus ; crise du roman, mais aussi du modèle héroïque⁴, dont témoigne la production symboliste.
- 2 C'est sur ce terrain que se déploie une polémique qui traverse la III^e République : en réaction à l'idée que les peuples latins sont décadents - surtout avancée dans la sphère savante -, plusieurs écrivains s'attellent à prouver qu'ils restent en tête. Au croisement de la théorie et de la fiction, la défense de la latinité s'incarne alors dans deux esthétiques qui entrent elles-mêmes en concurrence : au classicisme solaire porté par les félibres, puis l'école romane, une poignée d'auteurs issus du symbolisme (Joséphin Péladan, Paul Adam, Maurice Barrès) opposent une poétique du « Nord », plus apte selon eux à figurer la position médiane de la France dans cette « communauté imaginée »⁵ qu'est la latinité. Mené dans la durée, sous l'angle poétique, l'examen révèle comment, dans l'entre-deux-guerres, la relégation du symbolisme et la montée en puissance de l'Action française infléchissent la polémique en faveur d'un antiméridionalisme hostile, cette fois, à la latinité. Les écrivains qu'on range le plus volontiers parmi les fascistes (Louis-Ferdinand Céline, Pierre Drieu la Rochelle) s'en saisissent alors.

Quand les races se passaient en revue

- 3 Dans ses relations avec la production savante et la presse, la littérature offre un espace privilégié au débat sur la psychologie des peuples et la conformité des œuvres à un supposé caractère national. Figurées sous une forme à laquelle une « mythologie “scientifique” »⁶ donne sa légitimité - le partage Nord-Sud -, les rivalités économiques, politiques et sociales entre les nations sont appliquées à la culture sous une forme tempéramentale, immédiatement lisible : l'opposition entre les clartés latines et les nuées septentrionales. Ce lieu commun, qui deviendra dans les années 1890 un outil d'évaluation des textes aussi bien mobilisé dans la grande presse lettrée que dans les petites revues d'avant-garde, se déploie dans la poésie et le roman. Avant que n'éclate la « querelle des cosmopolites et des nationalistes », plusieurs écrivains se réclament ainsi de la latinité. Sans y faire explicitement allusion, ils réagissent à une série d'articles, d'opuscules et d'essais qui accablent les Latins, en affirmant que si, sur le plan économique et militaire, ils traversent en effet une mauvaise passe, ils se distinguent encore sur les plans artistique et spirituel. Ce discours de réfutation a beau séduire une part des élites espagnoles, portugaises, italiennes, roumaines et sud-américaines, qui l'amplifient jusqu'aux années 1940, il ne parvient pas à endiguer le discours antilatin qui se développe au croisement de l'anthropologie, de la sociologie et de l'économie.

- 4 En réaction à ce discours qui se veut positif, et s'adosse volontiers à la statistique, la « Renaissance latine » se réclame de l'idéalisme⁷, et s'attache le plus souvent une esthétique solaire, censée figurer à la fois l'éclat du Midi et le rayonnement d'une civilisation. Mais Joséphin Péladan (1858-1918) et Maurice Barrès (1862-1923) lui préfèrent les ciels brouillés. Le premier place sous le signe de Wagner et du celtisme les vingt et un romans de *La Décadence latine. Éthopée* (1884-1925 - le dernier volume paraît de façon posthume) ; le second oriente progressivement sa trilogie du *Culte du moi* (1888-1891) vers l'exaltation de la Lorraine, symbole de la résistance de la latinité à ses marges. Sans s'apparenter aux productions étrangères rapportées à l'idéalisme septentrional, leurs textes regardent vers le Nord pour faire pièce au naturalisme, souvent associé au Sud ; ils participent de la réaction aux impasses du roman traditionnel, poussé à son terme par Zola, dont tout le monde n'apprécie pas l'orientation positiviste et démocrate. À rebours de la saga zolienne, l'ancien naturaliste Joris-Karl Huysmans invente en 1884 le « roman célibataire »⁸, où le resserrement du personnel favorise, outre l'analyse psychologique, les développements idéologiques et la concentration poétique. Péladan lance *La Décadence latine* la même année. De la formule proposée, il conserve la double essence poétique et politique, et retient du naturalisme honni la forme du cycle. Barrès compose lui aussi trois « romans idéologiques » fortement teintés de poésie, avant de multiplier diptyques et triptyques (*Les Bastions de l'Est*, 1905-1909 ; *Le Roman de l'énergie nationale*, 1897-1909).

- 5 En 1895, quand le débat sur la concurrence des races se double d'une polémique sur l'importation des littératures étrangères⁹, Péladan a déjà publié dix de ses romans ; Barrès, sa première trilogie. Avec *Le Mystère des foules*, son contemporain Paul Adam (1862-1920) donne une forme fictionnelle aux idées vulgarisées au même moment par le psychosociologue Gustave Le Bon dans *Psychologie des foules*. Le Bon, reprenant une idée en vogue, croit déceler chez les peuples latins un penchant autocratique ; Adam l'exhibe dans un roman à la fois psychologique et réaliste, qui prétend dépasser les

propositions naturalistes (lesquelles l'ont un temps séduit). *Le Temps et la Vie. Histoire d'un idéal à travers les siècles* - la latinité -, dix-sept romans situés pour la plupart en Artois, en Picardie et dans les Flandres, doit faire la « synthèse »¹⁰.

Le cercle de la réaction

- 6 Le préjugé de la décadence des peuples latins suscite donc à partir des années 1880 une littérature de la réaction. La formule revêt ici une double acception : née de la polémique, cette littérature réplique à un ensemble de textes qui déprécient les Latins ; réponse politique énergique, elle est réactionnaire, au sens étymologique, qui la rapproche de l'adjectif « révolutionnaire »¹¹ ; par les thèmes qu'elle développe (le culte de la force, la quête d'un homme providentiel, la fascination-répulsion pour les foules, l'attrait de l'ésotérisme, le développement d'une pensée relativiste entée sur la race), elle serait aujourd'hui classée à l'extrême droite, ou du moins qualifiée de « réactionnaire ». Cette étiquette commode ne doit pas occulter la diversité des positions politiques des auteurs - positions qui, d'ailleurs, évoluent au fil du temps.
- 7 Péladan, né à Lyon, grandit dans un milieu légitimiste, sous l'œil d'un père qui impute ses échecs littéraires aux cercles parisiens, et prône la décentralisation. Joséphin lui emprunte le terme d'« éthopée »¹² pour caractériser la fresque où il retrace l'effort d'un groupe de mages catholiques, les Rose-Croix, pour rétablir les valeurs artistiques et religieuses dans une société corrompue par la modernité démocratique. Une série d'essais prolonge le discours romanesque : est mis en place un véritable système, où l'esthétique (*La Décadence esthétique*, 1888, 1890, 1891, 1898 ; *Comment on devient artiste*, 1894) n'est pas dissociable de l'éthique (*Comment on devient Mage*, 1892), du politique (*Le Livre du Sceptre*, 1895) et de la métaphysique (*Traité des antinomies*, 1901). L'*Éthopée*, gouverné par le principe balzacien du retour des personnages, relit la lutte entre le Bien et le Mal, la civilisation et la barbarie, à l'aune d'un occultisme qui se veut scientifique. Après avoir initié Stanislas de Guaita au magisme, Péladan rejoint l'Ordre kabbalistique de la Rose-Croix que ce dernier a restauré, puis fonde son propre ordre, la Rose-Croix du Temple et du Graal, ou Rose-Croix catholique (1890). La chrétienté - souvent expurgée du protestantisme - dessine les contours de sa latinité, pensée comme un territoire géographique et spirituel supranational.
- 8 Dans les années 1910, à mesure que s'accusent les tensions entre la France et l'Allemagne, ce supranationalisme prend une coloration revancharde plus marquée. Elle rappelle les accointances de Péladan avec le Général au cheval noir : parmi les proches de l'écrivain, Léonce de Larmandie - l'ami devenu parent - est un ancien candidat boulangiste ; l'avocat Camille Le Senne, comme Gaston Edinger, qui édite *La Décadence latine* dans *Le Clairon* (1^{er} et 3 mai 1889) soutiennent le mouvement. Mettant de côté son élitisme, Péladan évoque favorablement Boulanger à plusieurs reprises, et va jusqu'à le peindre en sauveur christique, dans une page où l'esthétisation du chef appelle rétrospectivement l'attention du lecteur de Walter Benjamin : « Au reste, le Général Boulanger appartient à l'esthétique. A-t-il la terrible volonté d'un condottiere italien ? Il a du moins le côté décoratif qui a pris le peuple par les yeux »¹³.
- 9 Même si ses extravagances le laissent froid, Barrès fréquente Péladan, que lui a présenté Guaita - comme il l'a initié à la poésie contemporaine, et encouragé à écrire. Au mitan des années 1880, Barrès retrouve Péladan au sommaire de diverses revues symbolistes. Dans *Les Taches d'encre*, qu'il a fondé en 1884 (l'année où le public découvre

l'*Éthiopée*), il promeut la littérature étrangère, et continue à le faire après avoir adhéré au socialisme révisionniste du général Boulanger. Pendant l'Affaire Dreyfus, Barrès prend la tête des adversaires du capitaine juif. Jusqu'à 1889 – année où Boulanger manque son coup d'État –, nulle mention des provinces perdues dans ses textes. Il faut attendre les *Bastions de l'Est* (1905) pour que l'écrivain convertisse la Lorraine en pur symbole de la latinité. Alors que, sur le terrain politique (et dans la presse qui en est le prolongement), son nationalisme a des accents puissamment antisémites, l'écrivain adopte dans la fiction une posture xénophobe plus large. Ce n'est plus seulement la « race » juive qui est incriminée, mais la « race » germanique en ce qu'elle commande une culture mettant la France en péril.

- 10 Quoi qu'il perçoive dès les années 1880 les limites de la fiction naturaliste, Paul Adam n'y renonce pas complètement, et signe avec Jean Moréas un roman, *Les Demoiselles Goubert. Mœurs de Paris*, ainsi qu'un recueil de nouvelles, *Le Thé chez Miranda* (1886). Cette même année, il publie aussi avec le futur créateur de l'école romane le *Petit Bottin des Lettres et des Arts* et la revue *Le Symboliste*. Attiré par l'ésotérisme, il rejoint le Conseil occulte des Douze de la Rose-Croix Kabbalistique ; Péladan et lui resteront vraisemblablement en contact jusqu'à la fin de la Grande Guerre. Secrétaire de Barrès à l'époque où il brigue la députation, Paul Adam s'engage lui-même dans le boulangisme. Déçu alors que son colistier est élu dans la circonscription voisine, il regarde vers l'anarchisme, et tient le terroriste pour un « saint ». Dans un article des *Entretiens politiques et littéraires* - revue qu'il a contribué à créer –, il appelle de ses vœux une « force » qui, comme celle dont Ravachol s'est fait le représentant, n'« écras[er]ait pas la Faiblesse »¹⁴. Contrairement à Barrès, il ne rejoint pas le camp antidreyfusard mais, bien introduit dans le monde, se rapproche des cadres militaires, perpétuant par là une tradition familiale interrompue par son père, qui avait renoncé à devenir officier. De lui, Adam a hérité un fort sentiment républicain, qui épouse au fil des ans le jacobinisme colonial. Son œuvre s'attache finalement à promouvoir un nationalisme de la « plus grande France » appuyé sur une élite militaire. *La Ville inconnue* (1911) met ainsi en scène la « force noire », théorisée un an plus tôt par le lieutenant-colonel Charles Mangin.
- 11 Péladan, Barrès et Adam fréquentent donc à leurs débuts les mêmes cercles parisiens : ceux des petites revues symbolistes (tous trois contribuent par exemple à *La Revue indépendante* après 1886), puis des compagnons du boulangisme. Au début de la Grande Guerre, alors que la basilique de Reims est touchée, ils se retrouvent dans la défense du patrimoine « latin » attaqué par les Allemands¹⁵. Pour singulières qu'elles soient, leurs œuvres présentent des parentés structurelles et thématiques : elles prennent une forme cyclique, dépassant le modèle balzacien ; un ensemble théorique s'adjoint aux fictions, qui se développent au carrefour du roman à thèse et du poème, de l'actualité et d'une réflexion qui se veut plus universelle, suivant un principe d'hybridation des supports (presse et livre, mêlés au sein de la revue), des genres (roman et essai), des approches (« littéraire » et « savante ») et des publics ; en réaction à la crise contemporaine des valeurs, les auteurs développent en moralistes une littérature qui fonde sur le constat d'une décadence la défense d'une latinité énergique. En découlent des propositions contrastées, mais structurées par le rejet du naturalisme méridional, autour de figures communes, parmi lesquelles la quête d'un meneur, militaire ou mage.

Une littérature « de race » à l'ère des foules

- 12 Par-delà la coïncidence des parcours sociaux et politiques, l'expérience boulangiste ouvre aux romanciers des perspectives esthétiques nouvelles, qui prennent la forme d'une littérature « de race ». Cette littérature sera antizolienne ou ne sera pas. En termes poétiques, d'abord ; en termes politiques, ensuite, car Péladan, Barrès et Adam réprouvent la démocratie libérale, même si les derniers, républicains, se sont prêtés au jeu parlementaire. Tous dialoguent plus ou moins explicitement avec la production savante qui, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, croit déceler chez les peuples latins un penchant autocratique, qu'il prenne la forme de la monarchie absolue, de la Terreur ou du césarisme.
- 13 *La Décadence latine* traite d'abord la question dans une perspective messianique, à travers la figure du mage. Intellectuel et homme d'action, savant et prêtre, il incarne la complétude rêvée. Mais le mage, parfois confondu avec l'« ariste » auquel la revue symboliste *La Plume* a consacré un numéro (15 juin 1894), officie loin de la politique. *La vertu suprême*, quatorzième volume de l'*Éthopée*, où Péladan affirme son nécessaire détachement, pose également la nécessaire soumission des masses abouliques au bon vouloir d'un meneur. L'apôtre est appelé à rejoindre une communauté d'élite, « un tiers ordre tout intellectuel de poètes, d'artistes et de savants » nommé « milice de l'idéal » ou « phalange »¹⁶. Sa quête mystique pourra l'amener à former une armée, à la manière des chevaliers du Moyen-Âge.
- 14 En 1899, Adam entame le cycle qu'il dédie explicitement à la race latine. L'Antiquité, la tradition jacobine et le souvenir des événements de 1870 s'y fondent dans la double histoire d'une famille (les Héricourt) et d'une race (latine ou méditerranéenne). Le romancier articule donc la réflexion zolienne sur l'atavisme à une forme de déterminisme idéologique : c'est un idéal de civilisation qui commande le progrès des peuples, de génération en génération. Aussi le roman s'inspire-t-il de la production savante contemporaine, notamment d'auteurs comme Gustave Le Bon, Giuseppe Sergi ou Gabriel Tarde, qui participent à la polémique sur les races latines. Convaincu que la sociologie naissante doit non seulement résoudre les conflits contemporains, mais renouveler le genre romanesque en le moralisant, Adam développe un réalisme singulier, empruntant au naturalisme la croyance en la prépondérance du milieu, mais remplaçant la psychologie du sujet par celle des races et des foules. *Le Mystère des foules* relatait comment un jeune socialiste ruiné, *alter ego* de l'écrivain, devenait un meneur (Adam réglait au passage son compte à Barrès, décrit sous les traits de « Cœsarès », un opportuniste flattant la violence du peuple). Le héros de *La Force* (1899) rêve encore de subjuguier les masses ; il espère sortir la race latine de sa torpeur en sculptant des corps et des caractères éternellement jeunes, comme le corps populaire. À mesure que le cycle progresse, la quête se spiritualise (le second volume de la tétralogie du *Temps et la vie*, daté de 1903, s'intitule d'ailleurs *La ruse*) et évoque avec plus de netteté l'aspiration à une phalange formée d'intellectuels et de militaires, qui promouvrait une force juste (celle de la République), contre la force brute (celles de ses ennemis, assimilés aux barbares). Les essais *La Morale de la France* (1908) puis *Le Malaise du Monde latin* (1910) évoquent ce fantasme. Les mondains qui imaginent que la prochaine exposition universelle puisse être couronnée par « l'avènement d'un dictateur » - ce qui prouverait l'avance de la France - délirent-ils ? Le gouvernement imaginé tient certes plus de l'autocratie collégiale que de la dictature : le meneur, féru de sciences sociales,

s'entourerait « des cent idéologues les plus notables de la politique, des lettres, des arts et de l'industrie. Dans la suite, cette Compagnie se recruterait elle-même, à la mode académique. [...] [Elle] prendrait les candidats à la dictature dans le sein de l'Institut, veillerait à maintenir l'exercice légal de la Constitution [...]. [Ainsi] le dictateur, approuvé par le suffrage universel, pourrait agir conformément à l'esprit français »¹⁷.

- 15 Cette conception de l'élite comme puissance de civilisation mène Adam au roman colonial. Sa latinité s'étend alors au bassin méditerranéen, creuset d'une brillante civilisation et champ contemporain de la bataille entre les puissances impériales. Dans *La ville inconnue* (1911), Adam - qui, adolescent, avait songé à s'engager dans les troupes d'Afrique -, retrace la conquête du Tchad par une colonne de méharistes qui affronte à la fois les esclavagistes musulmans et les Allemands installés dans la région. L'occasion de rappeler l'expansion de la latinité depuis l'ancienne Égypte, et de légitimer la colonisation par la double référence à l'impérialisme romain et aux croisades. Si la France, née de la rencontre du Franc, du Cévenol et du Méditerranéen, intègre les indigènes qui adhèrent à ses valeurs, alors la race peut soutenir une conception synthétique de la nation.

Soleils mouillés

- 16 Dès lors qu'on les rapproche de ceux d'un Gobineau, orientaliste fasciné par le Septentrion, les choix esthétiques de Péladan et Barrès s'éclairent. Pour comprendre l'antiméridionalisme de Péladan, qui tient d'ailleurs Gobineau pour un maître, il faut rappeler certaines blessures : le portrait qu'avaient brossé de lui Huysmans et Léon Bloy, lesquels l'avaient traité de « bilboquet du Midi » et avaient raillé son teint couleur de « fromage blanc dans lequel on aurait longuement battu le solide excrément d'un travailleur »¹⁸, le souvenir des humiliations subies par son père et son frère à Lyon, de son adolescence dans les collèges nîmois, ou des accusations que lui a valu son amitié marseillaise avec la traductrice Clémence Couve. De quoi alimenter un dégoût du Sud, associé au « monstre provincial »¹⁹ (rien de moins banal, alors que son géniteur militait pour la décentralisation). Dans la fiction, passée la Loire, point de salut : la cité des canuts est l'ancre du « septembriseur social », et le héros s'y trouve « blanc parmi les Peaux-Rouges ». Ces considérations aboutissent à un renversement des données géographiques, auxquelles est substituée une échelle des valeurs : Lyon devient « moralement polaire », ses habitants des « yankee[s] »²⁰ protestants. Elle ouvre sur le Midi républicain, où les « bouches étamées par l'ayoli, nominatrices de la Marseillaise, [poussent] ce chant de la canaille devenu le chant national de la France athée... »²¹. Tel personnage, qui partage la photophobie des héros de Huysmans, préfère s'isoler en Bretagne (où Péladan résidait périodiquement), loin des méridionaux qui ignorent l'esprit, le talent et la vertu.
- 17 Chez Barrès, Arles, les salins d'Aigues-Mortes, la Hollande, les étangs brumeux de Lorraine et Venise dessinent une latinité en demi-teinte. Pas question que l'auteur ou ses créatures puissent être associés à l'homme du Sud, qu'on dit d'une intempérance repoussante ; dès la première trilogie, le cadre est fixé : le narrateur grandit « dans l'Est de la France et dans un milieu où il n'y avait rien de méridional » ; et s'il quitte sa région natale, c'est pour retrouver la Bretagne et les Ardennes à Aigues-Mortes. Zeev Sternhell a montré que le « maître de Charmes » avait retrouvé tardivement ses racines lorraines²² ; le régionalisme nationaliste offre à Barrès, parfaitement intégré aux élites

parisiennes, l'ouverture stratégique qu'il cherchait : il tient sa doctrine. Une doctrine faite de toutes pièces, qui l'oblige à racialiser les paysages de cette marche finalement peu distincte de l'autre côté de la frontière.

- 18 Dans la préface qu'il donne en 1889 au manifeste *L'Art symboliste*, Adam annonce qu'après avoir été décadente et pessimiste comme le peuple qui l'a enfantée, la littérature entre dans une « période de Force, de Science consciente et de bonheur » ; « l'Époque à venir sera mystique », répète-t-il, avant d'emprunter à Georges Vanor sa définition du nouveau symbolisme : « enclore un dogme sous un symbole humain »²³. De cette définition, Adam fait sa devise. Pour dogme, il choisit la cause latine, et pour symbole, le soleil. *L'Essence de soleil* (1890), *Au soleil de Juillet* (1902) ou *Le Culte d'Icare* (1924), reprennent l'imaginaire régénératif qui avait soutenu la pédagogie révolutionnaire²⁴ - une pédagogie encore à l'œuvre dans l'édition républicaine, comme en témoignent les couvertures du Magasin d'éducation et de récréation dirigé par Hetzel. C'est parce que le soleil est avant tout un symbole qu'Adam peut situer une part de ses romans dans le Nord, d'où sont originaires ses aïeux, mais aussi les révolutionnaires dont il s' imagine l'héritier : Robespierre, Babeuf, Carnot²⁵...
- 19 Dès 1907, Adam expose les vertus de la résistance à la barbarie dans un court essai intitulé *Le Taureau de Mithra*. Divinité persique solaire érigée en symbole de l'esprit latin, Mithra est le héros fondateur qui terrasse un taureau (image conventionnelle de la brutalité), de la blessure duquel naissent le blé et la vigne, ainsi que les animaux non féroces - autant dire, la civilisation des peuples sédentaires occidentaux. Ce mythe, fondé sur l'idée d'une « fécondité bienfaisante obtenue par le meurtre », d'une transmutation de la violence en qualité créatrice, permet de justifier la colonisation. Car Mithra, le jeune éphèbe « porteur des flambeaux » de la « lumière spirituelle »²⁶, s'avère une divinité militaire vénérée par les soldats romains. Une lecture érotisante fournit à Adam une singulière justification de la pénétration martiale, qui inclut le viol ethnique. L'antagonisme exprimé en termes de lutte des races ou des classes prend la forme d'un combat mystique entre le Bien et le Mal, l'ombre et la lumière.
- 20 Ne déduisons pas de ces choix esthétiques qu'Adam est plus proche du Félibrige que Barrès ou Péladan. Les sociabilités des écrivains tendraient même à prouver le contraire : tout porte à croire, en effet, que l'ancrage monarchiste de la branche dominante du Félibrige en éloigne le jacobin Adam (il siégera toutefois au Comité d'honneur de la Fédération régionaliste, avec Mistral et Barrès). Péladan, lui, trouverait ce Félibrige conforme à ses propres opinions, si le régionalisme mistralien ne l'écartait un peu trop du nationalisme chrétien. Cela n'empêche pas Péladan d'inscrire au seuil de *Finis Latinorum* une dédicace polémique au *Capoulié*, de le saluer dans *Le Secret des troubadours*, ou de lui consacrer plusieurs articles²⁷. Barrès, qui a acquis un château dans le Vaucluse, passe moins de temps qu'on ne le croit en Lorraine. Il caresse l'idée d'écrire une biographie de Mistral, en qui il voit un « homme-drapeau »²⁸, expression par laquelle il désigne également Boulanger. C'est à Mistral que, dans *L'Appel au soldat* (1900), Saint-Phlin rend la traditionnelle visite au grand écrivain, rituel qui participe de la constitution d'un panthéon. Cette visite (inspirée de celle que firent Barrès et Maurras en septembre 1895) a dans le roman des motivations plus politiques qu'esthétiques. Le personnage déplore l'absence, en Lorraine, d'un guide littéraire qui pourrait donner forme au sentiment national(iste). Les notations antisémites semées dans la poésie mistralienne ne chiffonnent pas Barrès, qui estime que, « sans se connaître, Drumont et Mistral collaborent à la même œuvre »²⁹. Un rapprochement

qu'il n'est pas le seul à oser, mais qui fâche certains félibres, soit qu'ils considèrent que l'antisémitisme de Mistral est d'une autre nature (il relèverait à la fois du catholicisme populaire et de la tradition littéraire médiévale), soit qu'ils voient dans le poète un humaniste.

- 21 Barrès est, des écrivains ici considérés, le moins oublié. Académicien, homme politique reconnu, antidreyfusard de premier plan, l'ancien « prince de la jeunesse » reste un maître à penser pour les générations d'après-guerre, y compris pour Aragon. Bien qu'il ait réussi à toucher à la fois les élites - notamment les haut gradés - et la masse des lecteurs, Adam perd en popularité, même si certains des soldats que la Grande Guerre couche dans la boue l'ont lu : Drieu la Rochelle³⁰ en est un. C'est à ce titre que Paul Adam détermine en grande partie la fortune du discours de la latinité au-delà des adeptes du symbolisme. Ses œuvres accompagnent en effet la politique d'assimilation menée par la République jusque dans le premier quart du xx^e siècle. D'Albert Thibaudet à Jean Borie, divers observateurs ont reconnu en lui un visionnaire³¹ ; mais ses textes, moins ciselés que ceux de Barrès, et rendus parfois peu accessibles par des développements ésotériques, sont vite mis au placard. Péladan, trop excentrique, trop mal en cour, meurt presque seul, et son œuvre ne séduit plus qu'un public d'initiés. Hitler en aura toutefois connaissance dès 1911, via la revue *Ostara*, dont le fondateur, l'aryaniste Lanz von Liebenfels, est Grand-Maître de l'Ordre du Nouveau Temple³².

Au Sud, rien de nouveau

- 22 Après la Grande Guerre, qui refroidit le Nord, l'imaginaire septentrional ne semble plus apte à figurer la latinité. Péladan, Adam et Barrès s'en vont ; seules les avant-gardes semblent encore reconnaître l'apport littéraire de la seconde génération symboliste. La crise de l'héroïsme est plus vive que jamais ; la question latine fait toujours couler beaucoup d'encre (l'issue des combats semble favorable aux Latins, mais le conflit a mis au jour la faiblesse des entreprises de rapprochement) : désormais ce n'est plus contre le naturalisme, le symbolisme ou même le Félibrige - vivant mais déchiré - que se positionnent les écrivains qui entrent en littérature. Bernanos, Céline ou Drieu, rescapés du front, décrivent la guerre comme une crise de civilisation. Dans leurs œuvres, au croisement de l'essai et du roman, la réévaluation de la figure héroïque s'accompagne de choix esthétiques se démarquant de ce classicisme latin dont se réclament aussi bien l'Action française qu'André Gide et le groupe qui gravite autour de la *Nouvelle Revue française* - les deux camps se sont notamment affrontés en 1909 à l'occasion de la « querelle du classicisme »³³.
- 23 L'Action française, née de l'antidreyfusisme, a fait école. Son pouvoir, croissant depuis l'après-guerre, s'exprime dans plusieurs organes périodiques. S'y déploie une rhétorique qui puise ses racines dans la production symboliste, à laquelle Charles Maurras (1868-1952) a contribué. Membre du Félibrige et cofondateur de l'école romane, ce Provençal s'est en effet bâti une réputation comme critique dans les petites revues et dans les organes de la science sociale naissante. Les articles de la revue *Minerva* qu'il reprendra en volume sous le titre *L'avenir de l'intelligence* (1905) exploitent déjà le système d'oppositions dont ses compagnons et lui feront la griffe de l'AF : un classicisme fondé sur la raison, et respectueux des valeurs nationales, peut venir à bout des nuées démocratiques.

- 24 Cette grille tempéramentale sera notamment appliquée au premier roman de Georges Bernanos (1888-1948), *Sous le soleil de Satan*, qui fait en 1926 un bruit de tonnerre : l'auteur, agent d'assurances, presque inconnu, trouve son public ; *Sous le soleil de Satan* est pourtant un roman aride qui déroge aux règles du genre pour fustiger la décadence de la société capitaliste laïque. Le titre, oxymorique, favorise une réception en termes tempéramentaux. Léon Daudet, qui comme Bernanos a publié chez Plon (cette maison conservatrice a également accueilli une large part de la production barrésienne), signe dans *L'Action française* le premier article consacré à *Sous le soleil de Satan*. Il n'a sans doute pas lu le roman au moment où il le défend, et s'engage en sa faveur par simple conviction idéologique, en espérant montrer ce que Bernanos, qui a fréquenté les Camelots du Roi dans sa jeunesse et dirigé l'organe normand de l'AF, doit au mouvement. Mais, exceptée l'allusion au « jeune [Henri] Lagrange », journaliste monarchiste, secrétaire général de l'AF, qui avait contribué à créer le cercle Proudhon auquel Bernanos a participé un temps, *Sous le soleil de Satan* porte peu de traces d'un attachement à ladite doctrine, et sa poétique est aux antipodes des clartés classiques, même si Bernanos continue à se définir comme « un jeune Français né catholique et de sang latin »³⁴. Qu'à cela ne tienne, Daudet en fait un écrivain national ; il voit dans son livre « une orientation nouvelle de la pensée française et latine, qui dépassera le roman, côtoiera l'esthétique et atteindra et traversera la critique, puis [...] ira rejoindre la science sur des rives imprévues »³⁵. D'autres compagnons de l'AF jugent le roman à l'aune de l'idéal « classique » ; sous cet angle, il apparaît souvent trop délayé, mal ficelé et hermétique. André Bellessort aimerait percer le « brouillard » qu'il impute au manque d'expérience du romancier ; quant au chanoine Halflants, il considère que Bernanos manque au génie latin, qui est clarté, et que son romantisme le mène en terre étrangère : « On me l'aurait donné comme un ouvrage traduit du russe ou du danois éclos dans les brouillards du Nord durant la longue nuit polaire et adapté à un cadre français que j'aurais dit : "C'est bien cela !" Mais sous le clair soleil de France ! »³⁶
- 25 En ces Années folles où l'intimidation militariste continue (les élites embusquées ont fait du poilu un saint, exaltant une figure individuelle alors que les soldats prêts à mourir pour la justice forment une communauté), et où les populations ne tirent pas la leçon morale de la guerre, Bernanos n'a que faire de la renaissance latine ; restaurer une France catholique lui importe bien plus. Conçu comme une invitation à l'action, *Sous le soleil de Satan* déplace le modèle balzacien pour atteindre un réalisme catholique, qui inclue le surnaturel. Sous des dehors maladroits, il aspire en effet à la synthèse des ordres physique, intellectuel, spirituel et des registres poétique, polémique, idéologique, par opposition aux romans analytiques de Gide. L'intrigue s'ancre en Artois, dans une campagne humide. Le héros, Donissan, n'est pas un élu rayonnant : c'est un saint crotté auquel le diable se présente sous l'apparence anodine d'un maquignon qui constitue la réponse bernanosienne à la crise de l'héroïsme ! On perçoit mieux le caractère stratégique de cet imaginaire de nuit et de brouillard lorsqu'on relit la correspondance où Bernanos, adolescent, ne craint rien moins qu'être associé au Nord... Envoyé dans un collège du Pas-de-Calais, il s'inquiète que son ancien professeur du Petit Séminaire de Bourges ne le confonde avec les « Flamands »³⁷, qui le révoltent. Dans des lettres où perce une sensibilité d'époque pour la psychologie des peuples, le jeune Bernanos fait preuve d'un parisianisme qu'il dissimulera dès lors qu'il s'agira de pénétrer les milieux littéraires. Mieux vaut jouer les *outsiders*.

- 26 L'ambiance crépusculaire de *Sous le soleil de Satan*, son final accusateur prouvaient que Bernanos n'avait pas renoncé à la polémique en devenant romancier ; il renoue avec ses premières amours dans *La grande peur des bien-pensants* (1931), dont il confie des extraits à *Latinité*, organe royaliste qui défend un néoclassicisme de type maurrassien. Cet essai teinté d'antiprotestantisme et d'antiaméricanisme identifie à la modernité démocratique, représentée par le député méridional (incarné avant la guerre par Jaurès, il est remplacé par Gambetta, que la tradition antisémite drumontiste dit juif³⁸). C'est d'Édouard Drumont, ce « témoin de la race »³⁹ méconnu par la nouvelle génération, que se réclame Bernanos. À ses yeux, Drumont, qu'il peint en « celte », valait mieux que Boulanger, lequel fut impuissant à lutter contre « le radicalisme jovial et féroce du Midi »⁴⁰. Seul l'ami Léon Daudet, pourtant Méridional, est préservé. Ayant distingué l'esprit celte du latin, *Les grands cimetières sous la lune* (1938) peuvent associer dans la réflexion sur la décadence de l'Europe contemporaine la dénonciation du Bas-Empire, de l'intellectualisme jésuite, du machiavélisme et des raideurs de l'Église catholique. Dans ce texte achevé aux Baléares pendant la guerre civile espagnole, Bernanos dit ne « rien [devoir] aux partis de droite », et liquide son passé camelot, se défendant « d'imiter les insupportables polygraphes de droite qui, depuis trente ans, la plupart avec l'accent de Marseille, gourmandent l'Europe, décident gravement de la Paix ou de la Guerre, rêvent de fabuleuses alliances latines, sous le contrôle, sans doute, d'une Internationale de professeurs [...] »⁴¹. Lui qui célébrait Franco, avait marié sa fille au phalangiste Alfonso de Zayas, et laissé son fils s'engager contre les « rouges », est choqué par le massacre des républicains perpétré à Majorque le 16 août 1936 (épisode qu'il repousse à la fin du mois, peut-être pour disculper son phalangiste de fils, en accusant les Italiens).
- 27 Ce n'est ni Barrès, ni Maurras, que la génération des hussards se choisira comme patron, mais bien Bernanos. Pendant l'Épuration, Roger Nimier rappelle que ce dernier a « toujours méprisé la latinité », ce qui l'aurait préservé du fascisme - lequel lui paraissait d'ailleurs peu conforme au caractère national français. Et s'il avait pu envisager l'hitlérisme, ne serait-ce que par bravade (il aurait déclaré : « Avec ces Allemands du type wagnérien, on ne sait jamais s'ils mentent ou non. Au lieu qu'avec les hommes d'État de sang latin on est fixé. Leur parole n'a absolument aucune valeur [...] »), Bernanos ne se serait finalement pas résolu à « laiss[er] aux Allemands » « l'application » des propositions « des fascistes de Paris »⁴².
- 28 Pendant la seconde guerre mondiale, Céline et Drieu, survivants comme Bernanos, mettent leur grain de sel dans la polémique sur la latinité. Céline (1894-1961) y trouve une ressource au moment où il se construit un personnage d'écrivain. Avant *Voyage au bout de la nuit* (1932), dont la langue fait éclater le « style NRF », il remodèle sa biographie afin d'y ancrer une œuvre où s'entremêlent théorie et fiction. Lui qui appuiera sa stratégie de pénétration des milieux littéraires sur la construction d'une identité familiale prolétarienne s'enorgueillit d'origines nordiques, qu'il connaît mal, au point de se dire flamand ; mais c'est son passage sur le front du Nord qui cristallise tout un imaginaire. Imaginaire pessimiste, quoique la blessure à Poelkapelle, en 1914, ait débouché sur une rencontre amoureuse et la découverte de la médecine⁴³. Sa vie durant, celui qui intitulera son dernier roman *Nord* (1960) soigne jusque dans l'intimité sa posture antiméridionaliste. En septembre 1930, il confesse à Joseph Garcin : « Vous savez, je ne suis pas un homme du Midi. Il me faut les froids du Nord, le soleil est

mortel, nos viandes sont déjà tellement précaires ». Robert de Saint-Jean rapporte que, lorsqu'« il parle du reste du pays, il dit “les Français” ou les “latins” »⁴⁴.

- 29 En 1938, *L'École des cadavres* rend publique l'hostilité de Céline envers Maurras, qu'il considère comme un beau parleur et un antisémite tiède. Jugeant que la germanophobie est passée de mode, Céline prône, plutôt que l'alliance latine recommandée par Maurras, une alliance franco-allemande contre la Grande Bretagne, alliée selon lui aux Juifs. Il raille l'institutionnalisation de l'AF (n'est-ce pas elle, cette « école des cadavres » que désigne le titre ?), et oppose son franc-parler au goût maurrassien de la rhétorique. En rappelant les liens qu'elle entretient avec la culture scolaire classique, Céline neutralise son adversaire, dont il fait un intellectuel, le contraire d'un homme d'action : « Peut-on réconcilier l'Europe ? L'unir pour l'amour du latin ? [...] Je ne crois pas. Il faut des raisons plus solides, des raisons de force, d'armées, de foi nouvelle, de race pour unir ». Plus loin, il précise : « La France n'est latine que par hasard, par raccroc, par défaites, en réalité elle est celte, germanique pour les trois quarts ». Reprenant un lieu commun antiméridionaliste, il distingue le Nord productif du Sud paralysant. Dans une anadiplose délirante, il assimile « le latinisme » à la « Grèce », qui est « déjà de l'Orient », mot qui, par association d'idées, évoque la franc-maçonnerie, que le pamphlétaire associe au « juif », fréquemment rapproché chez lui du « nègre »⁴⁵. Cette nordolâtrie aurait poussé Céline vers le nazisme plutôt que le fascisme italien. Où finit la stratégie de positionnement, où commence l'idéologie ? Difficile à dire. Lucien Rebatet, racontant que même les organes collaborateurs (dont son *Je suis partout*) ont refusé de publier certains textes céliniens, jugés trop racistes, analyse à distance :

C'était fin 1942 ou début 1943. Notre Bardamu déplorait violemment que la démarcation eût disparu entre la zone nord et la zone sud, cette dernière étant peuplée de bâtards méditerranéens, de « narbonnoïdes » dégénérés, nervis, félibres gâteux, parasites arabiques, que la France valable aurait eu tout intérêt à jeter par-dessus bord. Au-dessous de la Loire, rien que pourriture, feignantise [sic], infects métissages. [...] Céline [...] avait certainement figolé l'astuce de parvenir à se faire censurer par « les plus nazis des collaborateurs », de démentir ainsi les anecdotes sur son « dégonflage », tout en demeurant dans sa retraite. Mais le mépris du Midi n'était pas chez lui que blague⁴⁶.

- 30 Pendant la seconde guerre mondiale, Céline n'est pas le seul à se rapprocher de l'Allemagne. Au début du conflit, Drieu la Rochelle (1893-1945), qui dans sa jeunesse avait bruyamment soldé l'héritage de son ancien maître Barrès (il avait participé à son procès fictif en mai 1921), fait valoir son propre antiméridionalisme. Lui qui, dans des romans à coloration autobiographique, avait progressivement creusé l'opposition entre un Nord conquérant et un Sud menaçant, puis fait de la « race » juive la cause d'une décadence que seul pourrait stopper un homme-fort qui tiendrait de l'athlète et du poète⁴⁷, s'efforce dans son journal d'expliquer son incompatibilité avec Maurras, cet éternel germanophobe. Maurras dont il aurait pourtant aimé prendre la suite : « Je suis obsédé, écrit-il dès le 30 septembre 1939, par l'idée que Maurras va mourir sans successeur. Obsédé ainsi depuis vingt ans. J'aurais dû être ce successeur. [...] Mais ce monde de l'A. F. m'est entièrement inconnu, et sans doute fermé ». De fait, Drieu n'a « vu Maurras que deux fois » ; et que pèsent les conseils d'écriture que ce dernier a bien voulu prodiguer à l'ancien dadaïste, adepte du mélange des genres, après avoir raillé sa pratique du poème en prose, et souligné les fragilités de *Mesure de la France* ? C'est au doctrinaire d'Action française, plutôt qu'à l'auteur de *L'Étang de Berre*, que Drieu souhaite se confronter, sans perdre sa personnalité. Car il sait qu'il appartient à une

autre génération. Fatigué d'hésiter, le diariste conclut que Maurras n'est qu'un frustré ; son hostilité à l'Allemagne s'expliquerait notamment par le fait qu'« un Marseillais peut se sentir en permanence méprisé et menacé par les Nordiques »⁴⁸. Mais l'argument de la concurrence des races n'explique pas tout ; Drieu, lecteur de Nietzsche passé par les avant-gardes, oscillant entre l'antiphilosophie et le syndicalisme révolutionnaire, rejette le rationalisme. Très tôt, il s'imprègne de cet ésotérisme qu'il retrouvera à la fin de sa vie, et rêve d'une « Église » d'« intellectuels peut-être groupés en secte »⁴⁹, capable de relever la France décadente par l'autorité. Alors que les Nazis progressent, il lâche, le 6 mai 1940 : « Nous allons vers l'énorme et monstrueux syncrétisme des fins de civilisation. Je n'ai jamais aimé l'Empire romain et son fatras de races, de religions, de philosophie, ce pandémonium bientôt débile »⁵⁰. Mais ailleurs, cet homme tourmenté rêve de table rase.

- 31 Envisagé sous l'angle esthétique, le débat autour de la latinité révèle comment, tout au long de la III^e République, la réaction à la démocratie libérale met au jour des concurrences propres au champ littéraire. À la Belle Époque, la crise du modèle romanesque réaliste conduit ceux qui souhaitent rénover la prose à faire le choix du symbolisme plutôt que du classicisme « solaire » où se retrouvent le Félibrige et l'Action française. Un monarchiste comme Péladan exalte ainsi une latinité voilée, de la même manière que Barrès ou Adam, anciens boulangistes passés l'un au nationalisme fédéraliste, l'autre au jacobinisme colonial. Après la Grande Guerre, la réévaluation de l'héroïsme s'accompagne d'un rejet du classicisme latin dont se réclament aussi bien l'Action française que la NRF, et conditionne le développement d'un nouvel antiméridionalisme, qui réunit trois survivants : Bernanos, Céline et Drieu la Rochelle. Le premier s'écarte des fascismes où ses anciens compagnons d'armes entrevoient une lueur.

NOTES

1. Lorsque Zeev Sternhell, qui avait publié *La droite révolutionnaire, 1885-1914. Les origines françaises du fascisme* (Paris, Éditions du Seuil, 1978), sous-titre *Ni droite ni gauche. L'idéologie fasciste en France* (Paris, Éditions du Seuil, 1983), il réactive les polémiques autour de l'existence d'un fascisme français. L'auteur renchérit dans *Naissance de l'idéologie fasciste*, coécrit avec Mario Sznajder et Maia Ashéri (Paris, Librairie Arthème Fayard, 1989), puis répond à ses détracteurs dans de copieuses préfaces ajoutées aux rééditions de ses ouvrages. Voir Marc Angenot, « L'immunité de la France envers le fascisme : un demi-siècle de polémiques historiennes », *Études françaises*, vol. 47, n° 1, 2011, p. 15-42.

2. Uri Eisenzweig, *Naissance littéraire du fascisme*, Paris, Éditions du Seuil, 2013. Dans leurs recensions du volume, Alice Béja (*Esprit*, mars-avril 2014, p. 231) et Jean-Michel Wittmann (*Revue d'histoire littéraire de la France*, 2014, p. 1009-1010) regrettent cependant que le propos soit placé sous un titre frappant, mais contestable.

3. Zeev Sternhell élabore sa thèse des origines françaises du fascisme dès son doctorat, qui paraîtra sous le titre *Maurice Barrès et le nationalisme français* (Paris, Armand Colin, 1972). C'est dans les dernières pages de ce livre qu'il fait de Barrès un fourrier du fascisme (p. 360-368).

4. Michel Décaudin, *La crise des valeurs symbolistes. Vingt ans de poésie française, 1895-1914*, Toulouse, Privat, 1960 ; Michel Raimond, *La crise du roman, des lendemains du naturalisme aux années vingt*, Paris, José Corti, 1966.
5. Benedict Anderson, *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine du nationalisme*, Paris, La Découverte, 1996 (1983 pour la version originale), p. 19-21.
6. Pierre Bourdieu, « Le Nord et le Midi. Contribution à une analyse de l'effet Montesquieu », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 35, novembre 1980, p. 21-25.
7. Je me permets de renvoyer à ma thèse, *Idéalisme latin et quête de « race ». Un imaginaire politique, entre nationalisme et internationalisme (France-Amérique hispanique, 1860-1933)*, thèse de doctorat de littérature comparée sous la direction de René-Pierre Colin, Université Lyon 2, 2008.
8. Jean-Pierre Bertrand et al., *Le roman célibataire, d'À rebours à Paludes*, Paris, José Corti, 1996.
9. Blaise Wilfert, *Paris, la France et le reste... Importations littéraires et nationalisme culturel en France, 1885-1930*, thèse d'histoire contemporaine sous la direction de Christophe Charle, Université Paris 1, 2003.
10. Paul Adam, « Épître à Félicien Champsaur sur l'émotion de pensée », *Le mystère des foules*, 2^e éd., Paris, Librairie Paul Ollendorff, 1895, 2 t., p. XXV et p. XXXII.
11. Jean Starobinski, *Action et réaction. Vie et aventures d'un couple*, Paris, Éditions du Seuil, 1999, p. 308-309.
12. Adrien Péladan, *Décentralisation intellectuelle*, Paris, Dentu/Vanier/Parent-Desbarres, Vallin ; Lyon, P. Nicolas et C^{ie}, 1860, p. 224.
13. Cité par Christophe Beaufiles, *Joséphin Péladan (1858-1918). Essai sur une maladie du lyrisme*, Grenoble, Éditions Jérôme Millon, 1993, p. 141.
14. Paul Adam, « Éloge de Ravachol », *Entretiens politiques et littéraires*, juillet 1892, p. 29-30.
15. Joséphin Péladan, « Lettre à Maurice Barrès : la Question des églises nationales », *La nouvelle revue*, 15 avril 1914 ; « Le vandalisme allemand : Reims ! », *La revue hebdomadaire*, 26 septembre 1914 ; *L'art et la guerre*, Paris, E. de Boccard, 1917 (1916) ; Paul Adam, *Reims dévastée*, avec une préface de G. Hanotaux, Paris, Félix Alcan, 1920. Barrès venait de publier dans la même collection une *Lorraine dévastée*.
16. Joséphin Péladan, *La vertu suprême*, dans *La décadence latine. Éthopée XIV*, Genève, Slatkine, 1979 (1900), p. 365-366, p. 109, p. 293, p. 194. Nous renverrons désormais à cet ensemble éditorial, en indiquant le volume et l'année de première parution.
17. Paul Adam, *La morale de la France*, Paris, Maurice Bauche éditeur, 1908, p. 290.
18. Joris-Karl Huysmans, *Là-bas*, Paris, P.-V. Stock, 1896, p. 195 ; Léon Bloy, *Le désespéré*, Paris, Georges Crès et C^{ie}, 1913 (1886), p. 423.
19. Joséphin Péladan, *Istar. V, op. cit.*, 1888, p. 4.
20. *Id.*, *L'androgynie. VIII, op. cit.*, 1891, p. 90, et *Istar, op. cit.*, p. 70, p. 3, p. 484.
21. *Id.*, *Istar, op. cit.*, p. 2.
22. Zeev Sternhell, *Maurice Barrès...*, *op. cit.*, p. 217, p. 322.
23. Paul Adam, préface à Georges Vanor, *L'art symboliste*, Paris, chez le bibliopole Vanier, 1889, p. 10, p. 12.
24. Jean Starobinski, « Le mythe solaire de la Révolution », dans *1789. Les emblèmes de la raison*, Paris, Flammarion, 1979, p. 31-37.
25. « Paul Adam », *Nord'. Revue de critique et de création littéraires du Nord/Pas-de-Calais*, n° 42, Georges Dottin et Paul Renard (dir.), décembre 2003, p. 10.
26. Paul Adam, *Le taureau de Mithra. Le progrès des races*, Paris, Bibliothèque internationale d'édition E. Sansot et C^{ie}, 1907, p. 9-10.
27. Joséphin Péladan, « À Frédéric Mistral », *La plume*, 15 juillet 1905 ; « Mistral et l'Académie », *Le soleil*, 17 août 1905 ; « Mistral et son œuvre », *Le correspondant*, 10 avril 1914 ; « À Mistral », *Revue bleue*, 11 avril 1914.

28. Maurice Barrès, *Le mystère en pleine lumière, romans et voyages*, édition de Vital Rambaud, Paris, Robert Laffont, 1994, 2 t., t. 2, p. 863 ; *Les déracinés*, op. cit., t. 1, p. 658.
29. Id., *Le journal*, 5 décembre 1898.
30. Pierre Drieu la Rochelle, « Paul Adam », article paru en avril 1920 dans la NRF, repris dans *Sur les écrivains*, Paris, Éditions Gallimard, 1982 (1964), p. 89-90.
31. Dans « Paul Adam », *Candide*, 2 juillet 1931, Albert Thibaudet considère qu'il « a préfiguré avant-guerre plusieurs traits de la littérature d'après-guerre » ; Jean Borie dira que c'était « un con prophétique » (*Mythologies de l'héritage au XIX^e siècle*, Paris, Éditions Galilée, 1981, p. 190).
32. Christophe Beaufils, *Joséphine Péladan...*, op. cit., p. 445-446.
33. Éric Marty, « Gide et les "classiques" », *Fabula*, 4 octobre 2005, http://www.fabula.org/atelier.php?Gide_et_les_%22classiques%22 ; on attend la parution des actes de la journée d'étude « Latin et latinité dans l'œuvre d'André Gide » organisée à l'université de Bologne par Stéphanie Bertrand et Enrico Guerini le 27 octobre 2016.
34. Entretien de Bernanos avec Frédéric Lefèvre, *Les nouvelles littéraires*, 17 avril 1926, repris dans *Essais et écrits de combat*, sous la direction de Michel Estève, Paris, Gallimard, 1971, t. I, p. 1039. Sauf mention contraire, les références à Bernanos seront désormais tirées de ce volume.
35. Léon Daudet, « Sous le soleil de Satan », *L'action française*, 7 avril 1926, p. 1.
36. André Bellesort, « Un nouveau romancier », *Le journal des débats*, 21 avril 1926, p. 4 ; Paul Halflants, *La libre Belgique*, 20 mai 1926.
37. Georges Bernanos à l'abbé Lagrange, Aire-sur-la-Lys, décembre 1904, cité dans *Georges Bernanos*, Neufchâtel - Paris, Éditions de la Baconnière - Éditions du Seuil, 1949, p. 13-16.
38. Georges Bernanos, « Zola ou l'idéal », 5 octobre 1913, déjà cité, p. 928 ; *La grande peur...*, op. cit., p. 99, p. 131 ; Édouard Drumont, *La France juive. Essai d'histoire contemporaine*, Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 68^e éd., 1886, t. 1, p. 17.
39. Deux extraits de *La grande peur des bien-pensants* sont respectivement publiés sous le titre « Le témoin de la race » (*La revue française*, 4 janvier 1931) et « Un témoin de la race. Conclusion » (*Latinité. Revue des pays d'Occident*, t. VII, janvier 1930, p. 5-31 ; février 1931, p. 152-167).
40. Georges Bernanos, *La grande peur...*, op. cit., p. 116, p. 48.
41. Id., *Les grands cimetières sous la lune*, op. cit., p. 385, p. 489.
42. Roger Nimier, *Le Grand d'Espagne*, Paris, Éditions de La Table Ronde, 1962 (1950), p. 28, p. 456, p. 32-33.
43. Pierre-Marie Miroux, *Céline : plein Nord*, Paris, Société d'études céliniennes, 2014.
44. Cité par Philippe Alméras, *Les idées de Céline*, Paris, Berg International Éditeurs, 1992, p. 55, p. 62.
45. Louis-Ferdinand Céline, *L'école des cadavres*, Paris, Denoël, 1938, p. 232, p. 284.
46. Lucien Rebatet, « D'un Céline l'autre », dans Dominique De Roux, Michel Beaujour et Michel Thélia (dir.), *Céline, Cahier de l'Herne*, Paris, Librairie générale française, 1988 (1963), p. 328.
47. Guillaume Bridet, « Quand un écrivain français perd le Nord : Drieu la Rochelle et l'esthétisation fasciste », *Revue d'histoire littéraire de la France*, n° 3, 2009, p. 661-680.
48. Pierre Drieu la Rochelle, *Journal 1939-1945*, édition de Julien Hervier, Paris, Gallimard, 30 septembre 1939, p. 86 ; 16 octobre 1939, p. 100 ; 16 octobre 1939, p. 102.
49. Id., *Mesure de la France*, Paris, Grasset, 1922, p. 113.
50. Id., *Journal...*, op. cit., 6 mai 1940, p. 183.

RÉSUMÉS

Cet article traite des relations qu'ont pu entretenir le fascisme et la latinité sous l'angle esthétique, en rapprochant de manière contrastive deux massifs littéraires liant théorie et fiction : d'une part, un corpus « fin-de-siècle » composé d'œuvres de Joséphin Péladan, Maurice Barrès et Paul Adam ; de l'autre, un ensemble courant du premier après-guerre aux années 1960, réunissant Georges Bernanos, Louis-Ferdinand Céline, Drieu la Rochelle et Roger Nimier. Tout en s'insérant dans un mouvement plus vaste de « renaissance latine », les auteurs associés aux avant-gardes symbolistes et au milieu boulangiste fondent leur défense de la latinité sur un imaginaire du nord, afin de se distinguer du naturalisme et du félibrige. Après la Grande Guerre, cet imaginaire septentrional ne semble plus apte à figurer la latinité ; la réévaluation de l'héroïsme s'accompagne alors d'un rejet du classicisme latin dont se réclament aussi bien l'Action française que la NRF, et conditionne le développement d'un nouvel antiméridionalisme qui entretient des rapports variés avec le fascisme. Ainsi envisagé au prisme de la poétique, le débat autour de la latinité révèle comment, tout au long de la III^e République, la réaction à la démocratie libérale a mis au jour des concurrences propres au champ littéraire.

Este artículo trata de las relaciones entre el fascismo y la latinidad desde un punto de vista estético, contrastando dos conjuntos de textos literarios en los que se mezclan teoría y ficción : por una parte, un corpus « finisecular » compuesto por obras de Joséphin Péladan, Maurice Barrès y Paul Adam ; por otra parte, un corpus que se enmarca desde el período de entreguerras hasta los años 1960, con autores como Georges Bernanos, Louis-Ferdinand Céline, Drieu la Rochelle y Roger Nimier. Aunque formen parte del movimiento de « Renacimiento latino », los escritores vinculados con la vanguardia simbolista y el boulangismo basan su defensa de la latinidad en un imaginario del norte, para distinguirse del naturalismo y del *felibrige*. Después de la Primera Guerra Mundial, este imaginario septentrional ya no cuaja con la latinidad ; la reevaluación del heroísmo se complementa entonces con un rechazo del clasicismo latino del que se reclaman tanto *Acción francesa* como la *Nueva Revista Francesa* (NRF), y desemboca en un nuevo antimeridionalismo, el cual traba relaciones complejas con el fascismo. Estudiado con un enfoque poético, el debate acerca de la latinidad muestra cómo, a lo largo de la Tercera República, la reacción a la democracia liberal desveló competencias propias del campo literario.

INDEX

Mots-clés : Troisième République, littérature, latinité, fascisme, poétique

Keywords : Third Republic, Literature, Latin identity, Fascism, Poetics

AUTEUR

SARAH AL-MATARY

Ancienne élève de l'ENS LSH, Sarah Al-Matary est maître de conférences à l'université Lyon 2, et membre de l'UMR 5317 IHRIM. Spécialiste des relations qu'entretiennent la littérature et les idéologies, elle s'intéresse aux genres et aux supports jugés mineurs ainsi qu'aux formes de la discussion savante et de la polémique. Ses recherches l'ont notamment amenée à travailler sur l'idée de « race » et sur l'anti-intellectualisme. Elle s'intéresse désormais à Jeanne Weill, alias Dick May (1859-1925).